



Dominique Vietti-Létoille

Dominique Vietti-Letoille

À la croisée des destins

© Dominique Vietti-Letoille, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5807-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

1er AOÛT 1990

Fatiha ouvre lentement les yeux. Elle est réveillée depuis quelque temps, mais garde les yeux fermés, savourant le silence de la maison et de la campagne autour, à peine troublé par de lointains appels d'ânes et des piailllements d'oiseaux. Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Elle est toute excitée. Elle a eu beaucoup de mal à s'endormir la veille au soir. Son père arrive aujourd'hui. Elle ne l'a pas vu depuis plusieurs mois. Et encore, cette année, elle l'a vu deux fois. Il est venu cet hiver quand sa grand-mère, la mère de son père, a été malade et est décédée. Elle connaissait peu cette grand-mère paternelle, c'était une vieille femme qui parlait peu. Ce n'est pas comme son autre Dada qui lui raconte des histoires pleines de génies, de fées et de princesses, qui lui fait des gâteaux à la pâte d'amandes et des crêpes dégoulinantes de miel, même quand ce n'est pas jour de fête. C'est vrai qu'elle en a eu un peu honte, mais elle a été contente que son père vienne, même pour cette triste circonstance.

Aujourd'hui, c'est différent : son père vient comme tous les ans en été et va rester un mois au village. Il vient toujours à la même période, durant le mois d'août. Il lui a expliqué que c'est le mois de fermeture de l'usine où il travaille en France. Fatiha est très fière : son père fabrique des voitures, des voitures neuves, rutilantes, pas comme ces vieux taxis que l'on voit arriver poussifs, chargés de nombreux voyageurs, de leurs sacs, parfois même de leurs moutons. Non, son père lui a expliqué qu'il fabrique des voitures toutes neuves, de toutes les couleurs, des voitures que les gens achètent avec beaucoup d'argent. Peut-être même qu'une année, lui a-t-il dit, il pourra lui aussi acheter une voiture semblable, toute neuve, rouge espère-t-elle, enfin presque neuve, a-t-il précisé. Arrivera-t-il dedans cette année, se demande-t-elle ? Ou sera-t-il dans un des nombreux cars qui arrivent d'Europe chargés de ces travailleurs qui reviennent l'été au pays ? Elle ne sait pas, sa mère lui a simplement dit qu'il arrive aujourd'hui. Mais sa mère n'en sait pas plus. Sa mère ne sait ni lire ni écrire et, quand une lettre arrive de France, envoyée par son père qui se contente de signer ce qu'un autre plus savant a écrit, elle se précipite chez l'instituteur du village qui la lui lit. Depuis cette année, Fatiha réussit à lire un peu ces lettres écrites en français car elle apprend le français à l'école. Elle commence à le déchiffrer et à le comprendre pour la plus grande fierté de sa mère et même de son père à qui

elle a écrit le mois dernier sa première lettre : sa mère a pu se passer de l'instituteur et la lui a dictée.

Elle entend sa mère qui se lève, ses bracelets cliquettent au rythme de ses mouvements. Depuis son enfance, elle entend cet agréable tintement qui la berçait quand elle était enfant ou au contraire qui la réveillait. Depuis que son père est parti travailler en France, sa mère a encore plus de bracelets et de bijoux car il lui en offre chaque été. L'été dernier, pour la plus grande fierté de Fatiha, son père a offert à sa mère une ceinture en or qu'il n'avait pas pu acheter quand ils se sont mariés. Sa mère la porte sur son beau caftan doré et coloré quand il y a des fêtes, des mariages surtout, où chaque femme expose fièrement ses bijoux, symboles d'une réussite souvent synonyme du départ du mari ou du fils à l'étranger.

Fatiha a toujours une crainte secrète, que son père reparte avec son frère à la fin de l'été. Saïd a deux ans de plus qu'elle, donc presque 12 ans. Contrairement à ses parents et à sa grand-mère, elle connaît bien son âge et celui de son frère car le village a depuis quelques années un état-civil bien établi. Leur maître leur en a expliqué le fonctionnement et, le jour du marché, du souk, un fonctionnaire vient de la ville. Il s'installe dans une petite pièce de l'école que le maître surnomme pompeusement son bureau, en fait un espèce de débarras où sont déposés les livres de l'école, les cahiers et les quelques fournitures que l'école possède. Le maître y a installé une table, deux chaises et, sur le mur, une carte du Maroc et une photo représentant un château magnifique, le château de Versailles, leur a-t-il dit, qui appartenait, avait-il ajouté, au roi Soleil, un très grand roi de France. Fatiha l'imagine éblouissant dans un habit brodé d'or et de pierres précieuses, puisqu'on l'appelle le roi Soleil. Un des élèves a même demandé :

— Il était plus grand que notre roi ?

Le maître a été bien embarrassé et a répondu que c'est différent parce que les deux rois n'ont vécu ni à la même époque ni dans le même pays. Un des élèves a alors ajouté :

— Il fallait mettre des lunettes de soleil pour le regarder ?

Cela a fait rire tout le monde mais le maître a répondu qu'on ne regarde pas un roi dans les yeux et qu'on se courbe ou se prosterne devant lui. Sa réponse a coupé court à tout autre remarque. Cela est vrai ! Tout le monde a vu, pour les plus riches sur leur propre téléviseur, pour les autres à la télévision qui se trouve au café du village, que devant le roi, on se prosterne et on baise la main du souverain, qui la retire bien vite. Donc, encore une fois, le maître a raison et

connaît beaucoup de choses, a conclu la petite fille.

Fatiha aime bien le bureau du maître, cette petite pièce pleine de livres avec cette belle image collée au mur. Elle est toujours volontaire quand le maître demande à un élève d'aller y chercher un livre ou des fournitures. Quand elle s'y trouve seule, elle y reste un peu plus longtemps que nécessaire, avec l'impression fugace et délicieuse que tous ces livres sont à elle. Plus tard, elle aura un vrai bureau avec plein de livres à elle et, sur les murs, de magnifiques images.

La seule chose qui la gêne dans l'existence de cette pièce, c'est que seules les filles sont chargées d'en faire le ménage : elle trouve ça très injuste car les garçons de l'école l'utilisent aussi. Ils prennent d'ailleurs peu de précautions quand ils y entrent avec leurs chaussures pleines de boue, peut-être justement parce qu'ils ne la nettoient pas. Elle s'est plainte un jour, alors qu'elle mangeait avec sa mère et son frère, de ce qu'elle considère comme une injustice : Saïd l'a regardée avec surprise, levant à peine les yeux de son plat :

— Ben quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? Qu'on la nettoie, nous, les garçons ?

— Oui, a-t-elle répondu. Tous les élèves l'utilisent.

— Ça ne va pas chez toi ? C'est nouveau, ça ! Tu as vraiment de drôles d'idées ! Je me demande où tu vas les chercher.

— Ma fille, a dit sa mère, il faudra t'y faire !

— Me faire à quoi ? a-t-elle demandé.

Personne ne lui a répondu et son frère a continué à manger après un haussement d'épaules.

En attendant, ce sont l'été et les vacances et son père doit arriver aujourd'hui, s'il n'a pas de retard. Certes, pendant les vacances, il n'y a pas d'école mais le travail ne manque pas. Il faut se lever tôt pour aider sa mère et ses tantes aux travaux des champs et de la ferme avant qu'il ne fasse trop chaud. Ensuite, les travaux domestiques occupent une grande partie de la journée. Il faut aller chercher l'eau au puits : elle aime bien y aller avec les autres filles, elles discutent, rient, s'amusent. Par contre, elle n'aime pas le retour avec ces cruches, bidons ou seaux lourds qui lui battent les jambes ou pèsent sur ses épaules. Cela fait longtemps qu'on leur promet l'eau courante, mais pour l'instant, ce n'est pas fait. Le représentant du gouvernement, qui passe de temps en temps, le leur promet toujours, mais les villageois ne voient toujours pas les travaux commencer. De temps en temps, ils rédigent une plainte avec l'aide de l'instituteur. La dernière, ce sont les femmes qui l'ont faite et elles l'ont adressée directement au roi, ce nouveau souverain qu'on dit jeune et moderne, qui montre

sa femme à la télévision (Fatiha l'admire bouche bée à chaque fois qu'elle a l'occasion de voir son image) et qui dit vouloir défendre les droits des femmes, car ce sont elles, les femmes, jeunes et vieilles, qui charrient l'eau tous les jours, plusieurs fois dans la journée. Elles ne demandent pas l'eau courante. Elles aimeraient simplement avoir quelques fontaines ou robinets dispersés dans le village, de façon à ne plus être obligées d'aller par tous les temps jusqu'au puits, sans parler du risque de le voir se tarir. Il y a deux ans, il y a eu une importante sécheresse et il n'y avait presque plus d'eau. Le gouvernement avait dû mettre en place une distribution d'eau par camions-citernes. Finalement, c'était plus pratique, sauf que l'eau était rationnée. Il fallait faire attention à ne pas la gaspiller, encore plus que d'habitude.

Ce que Fatiha aime bien pendant les vacances, c'est aller garder les chèvres et les moutons autour du village. Quand il fait trop chaud, on se met sous les arbres. Elle aime bien y aller avec ses amies, pour parler, rire, s'amuser, se raconter des histoires. Elle aime bien quand sa grand-mère n'est pas trop fatiguée et vient avec elles. Elle leur raconte des légendes, des histoires : elle ne sait pas lire mais a une mémoire fabuleuse et se souvient des histoires qu'on lui racontait dans son enfance. Fatiha aime particulièrement les histoires de La Kahina, une princesse berbère des temps lointains, qui s'est battue contre les envahisseurs, qui a été une guerrière menant ses troupes de soldats, se battant à cheval, habillée et armée comme un homme. Elle est morte honteusement assassinée. Fatiha s' imagine être sa très lointaine petite-fille. Elle en a un jour parlé à sa grand-mère qui lui a souri, un peu mystérieusement et lui a dit :

— Peut-être, mais, chut, c'est un secret !

Fatiha est depuis convaincue de la véracité de cette ascendance. Elle aussi va se battre, comme son ancêtre, mais contre qui ? Elle y réfléchit. Parfois elle se bat contre son frère qui veut lui donner des ordres quand son père n'est pas là, se considérant comme "l'homme" de la maison. Elle l'aime bien, son frère, pourtant cela lui semble profondément injuste de lui obéir. Elle veut bien accepter l'autorité affectueuse de sa grand-mère, de sa mère, de son père, mais de son frère ! Elle estime cet autoritarisme fraternel injustifié et ne se prive pas pour le répéter à son frère.

Fatiha s'étire dans son lit : depuis l'été dernier, elle a une petite pièce à elle dans la maison que son père améliore chaque été avec l'argent qu'il rapporte de France. L'année dernière, il a décidé la construction de sa petite chambre après qu'elle le lui a demandé, lui expliquant qu'elle en a besoin pour travailler, apprendre ses leçons et faire les devoirs que le maître lui donne, souvent plus

qu'aux autres enfants. Son père a été un soir voir le maître qui lui a confirmé que Fatiha est une excellente élève, "la meilleure élève que j'ai vue, depuis longtemps". Il a ajouté qu'on pouvait vraiment envisager de très sérieuses études pour elle, à Casablanca ou Rabat, et pourquoi pas à l'étranger, en France, puisque son père y vit. Ces arguments ont comblé de joie le cœur de son père et l'ont convaincu que Fatiha avait besoin d'une pièce à elle. Son frère a fait un peu la grimace, ne voyant pas l'intérêt d'une chambre pour une fille qui "de toutes les façons, ferait mieux d'apprendre d'abord à faire la cuisine et à s'occuper de la maison comme toutes les femmes". Sa mère a soupiré, mais ne s'est pas opposée à la décision de son père. D'ailleurs, le peut-elle ? Ses copines envient Fatiha. L'une d'elles, un peu plus âgée et qui se sait promise à un prochain mariage, lui a dit d'un air triste :

— Profites-en. C'est la seule période de ta vie où tu auras une pièce à toi... ça ne va pas durer !

Fatiha l'a regardée et, en se redressant de toute sa petite taille, a répondu devant l'ensemble des filles médusées.

— Moi, j'aurai un travail, une maison et je choisirai mon mari.

Les gamines ont ri et certaines se sont même moquées d'elle.

Seule sa grand-mère, présente, l'a approuvée et lui a avoué qu'elle avait de la chance, qu'elle aussi aurait bien aimé avoir une pièce à elle, où dormir, rêver, étudier, lire. Quelque temps, après, Dada est arrivée dans sa chambre avec un petit air secret et un sourire malin, un peu comme une enfant qui veut demander une faveur et ne sait pas comment s'y prendre. Elle s'est assise sur le bord de la banquette qui sert de lit à Fatiha et a sorti de sa poche un petit sac. Elle l'a ouvert et a déposé sur ses genoux un paquet enveloppé dans un tissu chatoyant.

— Regarde, mon petit lapin (sa grand-mère utilise toujours des mots doux et câlins pour la nommer). Regarde le bracelet que mon père m'a offert quand je me suis mariée. Tu le connais ?

Oh, oui, Fatiha le connaît bien, ce bracelet. C'est un magnifique bijou que le père de sa grand-mère, son arrière-grand-père donc, avait rapporté d'Afrique Noire où il s'était rendu en accompagnant l'armée française dans laquelle il s'était engagé. Il était parti plusieurs années du village et était revenu s'y marier, ramenant dans ses bagages des objets étranges, une défense d'éléphant en ivoire qui ornait le salon de la petite maison de façon un peu incongrue, une peau de lion (maintenant trouée par les mites comme un filet de pêche), des masques effrayants qui avaient terrorisé plusieurs générations d'enfants et ce bracelet en or ciselé que sa grand-mère porte dans les grandes occasions, de moins en moins

souvent à son âge, et que Fatiha admire. Elle l'a plusieurs fois essayé, admirant son bras bronzé dans son cerceau d'or. Pourquoi sa grand-mère lui montre-t-elle ce bijou maintenant ? Elle ne perd pas la tête pourtant !

— Il te plaît ? demande la vieille dame.

Fatiha regarde sa grand-mère en se demandant si elle se moque d'elle. Mais non ! Elle a l'air très sérieuse.

— Bien sûr, Dada, quelle question ! Il est magnifique.

— Si tu le veux, je te l'offre.

— Non, il t'appartient. Je sais que c'est un souvenir important pour toi. De plus, c'est maman qui doit l'avoir... plus tard, le plus tard possible, répond-elle en se jetant dans les bras de sa grand-mère dont elle adore le parfum sucré, mélange de fleur d'oranger et d'eau de rose.

— Mais ne t'imagines pas que c'est gratuit, continue Dada en souriant. Tu dois me donner quelque chose en échange.

— Que veux-tu que je te donne ? Je n'ai pas grand-chose, à part des fleurs ou des plantes que je peux te cueillir, un beau dessin que je peux faire pour toi ou... un grand câlin, dit la petite fille en empoignant tendrement la vieille dame.

— Non, je suis très sérieuse. Tu as quelque chose que je n'ai jamais pu avoir et dont je rêve depuis que je suis petite.

Fatiha regarde sa grand-mère sans comprendre. Que peut-elle posséder, elle qui n'a pas grand chose, que sa grand-mère souhaite avoir ?

— Veux-tu que je te donne un indice ? Regarde, dit-elle.

Elle pointe alors son doigt vers la petite table qui sert de bureau à sa petite-fille. Celle-ci est encombrée de livres que son père lui envoie ou lui rapporte, que le maître lui prête, de cahiers qu'elle conserve soigneusement et d'une belle trousse remplie de stylos et crayons.

Fatiha ne comprend toujours pas. Sa grand-mère veut-elle un dessin ? Elle ne voit pas autre chose qui puisse intéresser la vieille dame sur sa table.

— C'est là, devant toi, insiste la grand-mère.

Fatiha se lève et désigne un livre.

— Oui, tu t'en approches.

Puis un cahier,

— Également !

Un crayon

— Dernier élément !

Elle regarde sa grand-mère, stupéfaite. Elle a compris : sa grand-mère veut apprendre à lire et à écrire... à son âge.

— J'en ai toujours rêvé, mais à mon époque, les filles n'allaient pas à l'école, les garçons non plus, d'ailleurs... Et quand je te vois plongée dans tes livres alors que moi je peux juste regarder les images, je t'envie. Moi aussi, je veux comprendre. Veux-tu m'apprendre à lire, au moins, sinon à écrire ? Ton salaire, ce sera mon bracelet.

Depuis ce jour, deux ou trois fois par semaine, elles se retrouvent toutes les deux, la vieille dame et la petite-fille, l'une racontant sa vie, des contes, des légendes que Fatiha la soupçonne d'inventer ou de transformer pour l'enfant qui, de son côté, patiemment, empiriquement, instinctivement presque, invente au fur et à mesure une méthode pour que sa grand-mère puisse enfin apprendre à lire. Dada progresse lentement, mais commence déjà à déchiffrer quelques phrases. Elle s'en réjouit telle une enfant et toutes les deux savourent ce secret et ces instants partagés, car la vieille femme a imposé le silence concernant ce "marché".

— J'ai peur qu'on me prenne pour une vieille folle. Je ne veux pas que cela se sache.

Elle pourra ainsi lire les documents administratifs, les journaux ou le courrier de son fils en toute tranquillité, sans le besoin de recourir à autrui. C'est une indépendance qu'elle recherche. C'est une vieille dame curieuse que l'on pourrait qualifier de féministe, alors même que cette notion lui est totalement inconnue.